

NOS INFORMATIONS

LES AFFICHES

Les adjudications suivantes sont annoncées par voie d'affiches apposées sur les murs de Paris :

Préfecture de la Seine. — Des affiches annonçant que le 16 mars aura lieu, au tribunal de commerce, en présence de l'ingénieur en chef des promenades et plantations, l'adjudication au rabais, sur soumissions cachetées et en double, des travaux nécessaires à la remise en état du matériel de l'éclairage au gaz des voies publiques de Paris, défectueux pendant la guerre et l'insurrection. La dépense, telle qu'elle résulte du détail approximatif joint au cahier des charges, est estimée à 55,000 francs pour le premier lot, et à 7,000 pour le second.

Ministère des finances. — 8 mars. — Adjudication d'un million de kilogrammes de salpêtre.

Ministère de la guerre. — 4 avril. — Fourniture de 200 à 300 kilos de sulfate de quinine.

Direction des domaines. — 12 mars. — Vente aux enchères publiques d'environ 1,700 kilos de débris de lin de fil, 1,000 kilos de toile d'emballage, provenant du magasin central des hôpitaux militaires, 10,000 kilos de papiers de divers formats, provenant de la direction générale des postes et du ministère de la guerre; 2,000 kilos de ficelle, provenant de la direction générale des postes.

CRUE DE LA SEINE

La Seine a atteint dans la nuit une hauteur de 1 mètre 80 centimètres au-dessus de l'étiage, au quai de la Tourneelle. En temps ordinaire, elle ne s'élève guère qu'à 80 centimètres au-dessus du zéro. Cette crue anormale a pour cause, nous assure-t-on, les récentes pluies qui ont fait gonfler la Marne et les autres affluents. Le tertre du Pont-Neuf est déjà envahi par les eaux, et pour peu que le niveau s'en élève encore de quelques centimètres il disparaîtrait bientôt.

LES EAUX DE LA DHUYS

Le conseil municipal sera, dans sa plus prochaine séance, saisi d'un projet de jonction de la Dhuy avec deux autres sources, le Lormet et le Verdun. Ces travaux accroîtraient singulièrement la quantité d'eau par laquelle la Dhuy entre dans l'alimentation de Paris. La dépense est estimée, par le rapport adressé au conseil municipal, à deux millions environ, et la quantité d'eau, dit le même rapport, serait double.

LE NETTOYAGE DES FAÇADES

On sait qu'aux termes de l'article 5 d'un décret du 26 mars 1852 les façades des maisons de Paris doivent être constamment entretenues en bon état de propreté. Le propriétaire est obligé de faire nettoyer ou rebâtir au moins une fois tous les dix ans. Depuis deux ans personne n'a tenu compte de cette prescription. On fait en ce moment à la préfecture de la Seine un travail de recensement qui a pour but de faire connaître les contrevenants et de les mettre en demeure d'avoir à satisfaire dans le plus bref délai de leurs obligations. Près de douze cents maisons sont dans ce cas, nous assure-t-on. Gare aux amendes !

TROUVERONT-ILS DE L'OUVRAGE ?

C'est le 1^{er} avril qu'arrivent de tous côtés sur Paris les maçons du Limousin et de la Creuse, les charpentiers de la Champagne, les tailleurs de pierre de Normandie et de Picardie. Ils viennent à nous tous les ans, 150,000, laissant leurs femmes et leurs petits enfants au pays. Ils travaillent jusqu'au mois de novembre et retournent à cette époque à la base reporter le fruit de leurs économies. Cette année le bâtiment ne va pas. On ne construit plus; les réparations sont presque toutes terminées; partant plus d'ouvrage. Nous sommes effrayés d'avance de la perspective de voir ces 150,000 pauvres campagnards tomber sur le pavé de Paris, où la misère va les atteindre.

LE SAUCISSON DES TROUPES PRUSSIENNES

Voici quelques détails curieux sur un aliment qui a rendu les plus grands services à l'armée prussienne pendant la dernière campagne.

Le saucisson à la farine de pois est exclusivement fabriqué à la manufacture royale de Berlin, où se préparent les conserves destinées à l'armée et à la marine. La confection et la préparation de cette denrée est entourée d'un certain mystère. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle se compose essentiellement de farine de pois mélangée à de la viande de porc et à du lard dans des proportions qui en font un aliment salubre, agréable et très nutritif. D'autre part, il se conserve parfaitement et peut fournir, au bout de cinq à six minutes de cuisson, un excellent potage. L'état-major prussien attache tant d'importance à ce saucisson et apprécie tant les services qu'il a rendus, que l'empereur Guillaume vient de récompenser l'inventeur par une gratification de 30,000 thalers (112,500 fr.).

FEUILLETON DE LA LIBERTÉ

18. — DU 5 MARS

LE DRAME

DE LA SAUVAGÈRE

Il y eut un petit temps de silence, puis le vagabond reprit :

— Après tout, ce bouton, ça ne signifie rien, absolument rien. Le soir, en passant dans le bois, je l'ai aperçu au clair de la lune; je me suis penché, je l'ai ramassé. L'homme qui l'a perdu ne se montrait que de dos et il courait, et il a tant couru que j'ai fini par le perdre de vue.

— Il faut espérer que vous en direz un peu de plus devant le juge d'instruction.

— C'est ce que nous verrons, répondit le Barbu.

M. Simon se retira.

En descendant l'escalier, l'idée lui vint d'aller voir l'idiot.

— Qui sait, pensait-il, peut-être y a-t-il quelque rapport entre ce qu'il a vu et ce dont Claude-Claudin a été témoin ?

Bastien, qu'on ne traitait pas tout à fait en prisonnier, avait été remis dans une cour, où il passait le temps à jouer aux boules.

En habile homme, l'officier de paix chercha à le prendre par la douceur.

— Et justement, lui dit la femme du géolier, qui causait souvent avec l'idiot, il est ce matin dans un de ses bons jours, dans ses moments lucides. Vous en obtiendrez aisément ce que vous voudrez, monsieur Simon. L'agent se disposa à agir en conséquence.

Voir la Liberté depuis le 13 février.

Chaque saucisson pèse en moyenne un livre. On en distribue un par trois hommes pour un repas.

LES ARCHIVES DE LA COUR D'APPEL

D'après un rapport qui vient d'être adressé au président de la République, les archives de la cour d'appel n'ont perdu, pendant la période insurrectionnelle, que des documents modernes tels que les suivants :

Dossiers d'appels correctionnels de 1792 à 1850; dossiers du tribunal criminel de 1792 à 1810; minutes d'arrêt du même tribunal pendant la même période; dossiers de la cour impériale de 1810 à 1814; dossiers de la cour d'assises de 1810 à 1867 et les minutes d'arrêt des mêmes cours de 1810 à 1850; dossiers de la chambre des mises en accusation de 1810 à 1860 et les minutes d'arrêt de la même chambre pour la période comprise entre 1810 et 1861; originaux des notifications de la liste du jury de 1810 à 1865.

Le greffe civil a fait des pertes plus regrettables au point de vue historique, car les registres des actes et délibérations de la cour depuis son origine ont été entièrement détruits.

LES ARBRES DE NOS PROMENADES

Les plantations de nos promenades et avenues, si ravagées pendant le siège, sont depuis quelque temps l'objet des plus grands soins. Déjà la plupart des arbres manquants ont été remplacés par de jeunes sujets provenant des pépinières de la ville, et dès le mois prochain, on va pratiquer d'une manière générale un système d'arrosement et d'aération dont l'usage avait commencé en 1867, et qui a toujours donné d'excellents résultats. Ce système n'est ni compliqué ni très dispendieux : on installe au pied des arbres une ligne de drains qui sont en communication avec l'air extérieur et avec des bouches d'eau; de cette façon, on peut arroser et aérer les plantations à volonté, la même où le sol est recouvert d'un dallage en bitume. Les drains ont un autre avantage : ils permettent d'introduire dans le sol des engrais liquides, ce qui active puissamment la végétation.

Les dépenses que va occasionner le rétablissement du drainage des arbres, sont comprises dans les fonds votés par le conseil municipal pour l'entretien et la réparation des promenades publiques.

LA MAISON DE M^{ME} DU BARRY

La maison, devenue historique, de M^{me} du Barry, vient d'être vendue. On sait que ce gracieux spécimen du style Louis XV était construit sur la colline de Louveciennes. Les derniers propriétaires lui avaient malheureusement enlevé la plus grande partie de son caractère, en y faisant ajouter un étage. Le nouvel acquéreur est M. le comte de Janzé, cousin germain de M. de Janzé, député à l'Assemblée nationale.

SUICIDES ET ACCIDENTS

Le commissaire de police du 2^e arrondissement s'est transporté hier à l'hospice de la Charité et a procédé à l'interrogatoire du sieur B..., sur lequel une attaque à main armée a été commise avant-hier soir, place de la Bourse, ainsi que nous l'avons raconté. B... a déclaré ne pas savoir le nom du meurtrier. L'état de B... est plus satisfaisant aujourd'hui, et les médecins espèrent le tirer d'affaire.

— Hier, à trois heures et demie, le sieur Emile Debron, courtier d'annonces, a été renversé, dans l'avenue des Champs-Élysées, par une voiture à deux chevaux appartenant à M. le comte T..., de L... Transporté chez un pharmacien, qui lui a donné les premiers soins, il a été ensuite conduit à l'hospice de Lariboisière, dans un état désespéré.

Le sieur Joseph Bastiaux, domestique, s'est suicidé hier, en avalant un flacon de laudanum. C'est dans le bois de Vincennes qu'il a commis cet acte de désespoir. Le corps a été transporté au domicile du défunt, rue Cardinet, 17^e arrondissement.

LE DÉCHIREUR DE BILLETS DE BANQUE

DU LUXEMBOURG

Samedi, une scène de folie douce avait attiré un grand nombre de curieux dans le jardin du Luxembourg. A trois heures, un monsieur irréprochablement habillé, se leva tout à coup du banc sur lequel il s'était assis quelques instants auparavant, et s'adressant à ses voisins : « Tenez, voyez-vous ces billets, dit-il en ajoutant le geste aux paroles, il y en a pour trente mille francs... je vais les déchirer. » On rit — ne commença-t-on pas tout à coup à rire des choses les plus tristes ? On rit fort jusqu'au moment où le pauvre fou amant le premier billet; les autres furent mis en petits morceaux que le vent emporta en tourbillon. Tout un monde de gamins firent alors une chasse effrénée aux fragments de papier bleu, et parvinrent à rassembler quelques morceaux des billets perdus. Quant au fou, il fut reconduit hors du jardin par une foule tristement impressionnée, qui prévint des gardiens de la paix de ce qui venait de se passer.

Après avoir pris un air enjoué, il flatta l'enfant et se mit à lui donner des friandises. Aussitôt que Bastien crut voir qu'il avait affaire à un ami, il le jeta loin de lui les craines qui d'ordinaire paralysaient sa parole, et causa ni plus ni moins qu'une pie, à tort et à travers.

— La nuit, ah ! oui, la nuit dans le bois, pendant le tonnerre ? Grand bruit, grosse pluie ? J'étais sous les arbres, là, pour ne pas me mouiller. Les éclairs arrivent. Et puis un cheval au galop, hop ! hop ! hop ! et puis Claude-Claudin et son chien qui ne jappaient pas, oh non ! et qui se secouaient.

— Comment ! Claude-Claudin était là ?

— Eh ! oui, il était là, sous les arbres, crainte de la pluie, comme moi. La pluie, ça me connaît, le tonnerre, ça me connaît, qu'il disait. — Arrive la bagarre du cheval.

— Quelle bagarre ?

— Eh dam, le général et un autre qui se disputent.

— Un autre ? Comment était-il fait, cet autre ?

— Comme tout le monde.

— Me voilà bien avancé ! Et Claude-Claudin, que faisait-il ?

— Bouge pas, qu'il disait à son chien ; — bouge pas non plus, qu'il me disait, — ils ont des affaires, des affaires, des affaires. Ça ne nous regarde pas.

— Maître Simon reprit :

— Bastien, très sérieusement, il y avait donc un homme auprès du cavalier ?

— Un monsieur, un monsieur, le monsieur, et ils se disputaient, et ils se tenaient par le bras, et le monsieur a tiré un pistolet. Pan ! Un pistolet ! Voilà l'indice des chevrotines. Et après ?

— Après, dame, le coup est parti, parti, parti, et le monsieur s'est ensuuvé, et le cheval a pris le galop. Et Claude-Claudin disait toujours : « Bouge pas ; laissons-les à leurs affaires. »

— Qui, cela pourrait être ; néanmoins il y a toujours là-dedans des confusions. Pour ça, point nommé, ce soir d'orage, sur le théâtre du crime ? Cette coïncidence peut-être n'être qu'un effet du hasard ? D'un autre côté, les chevrotines trouvées ne s'adaptent aucunement au canon de son fusil et les habitants de la vallée ne lui ont jamais connu d'autre arme. Admettons qu'il n'ait point tiré lui-même le coup mortel, n'était-il pas pour protéger la fuite de l'assassin ? En effet, pourquoi ne voulait-il pas aller voir ni l'idiot y allait ?

— Le répète, c'est une complicité certaine. C'est donc pour le mieux que de le garder en cage.

— Qui, cela pourrait être ; néanmoins il y a toujours là-dedans des confusions. Pour ça, point nommé, ce soir d'orage, sur le théâtre du crime ? Cette coïncidence peut-être n'être qu'un effet du hasard ? D'un autre côté, les chevrotines trouvées ne s'adaptent aucunement au canon de son fusil et les habitants de la vallée ne lui ont jamais connu d'autre arme. Admettons qu'il n'ait point tiré lui-même le coup mortel, n'était-il pas pour protéger la fuite de l'assassin ? En effet, pourquoi ne voulait-il pas aller voir ni l'idiot y allait ?

— Le répète, c'est une complicité certaine. C'est donc pour le mieux que de le garder en cage.

— Qui, cela pourrait être ; néanmoins il y a toujours là-dedans des confusions. Pour ça, point nommé, ce soir d'orage, sur le théâtre du crime ? Cette coïncidence peut-être n'être qu'un effet du hasard ? D'un autre côté, les chevrotines trouvées ne s'adaptent aucunement au canon de son fusil et les habitants de la vallée ne lui ont jamais connu d'autre arme. Admettons qu'il n'ait point tiré lui-même le coup mortel, n'était-il pas pour protéger la fuite de l'assassin ? En effet, pourquoi ne voulait-il pas aller voir ni l'idiot y allait ?

— Le répète, c'est une complicité certaine. C'est donc pour le mieux que de le garder en cage.

— Qui, cela pourrait être ; néanmoins il y a toujours là-dedans des confusions. Pour ça, point nommé, ce soir d'orage, sur le théâtre du crime ? Cette coïncidence peut-être n'être qu'un effet du hasard ? D'un autre côté, les chevrotines trouvées ne s'adaptent aucunement au canon de son fusil et les habitants de la vallée ne lui ont jamais connu d'autre arme. Admettons qu'il n'ait point tiré lui-même le coup mortel, n'était-il pas pour protéger la fuite de l'assassin ? En effet, pourquoi ne voulait-il pas aller voir ni l'idiot y allait ?

— Le répète, c'est une complicité certaine. C'est donc pour le mieux que de le garder en cage.

— Qui, cela pourrait être ; néanmoins il y a toujours là-dedans des confusions. Pour ça, point nommé, ce soir d'orage, sur le théâtre du crime ? Cette coïncidence peut-être n'être qu'un effet du hasard ? D'un autre côté, les chevrotines trouvées ne s'adaptent aucunement au canon de son fusil et les habitants de la vallée ne lui ont jamais connu d'autre arme. Admettons qu'il n'ait point tiré lui-même le coup mortel, n'était-il pas pour protéger la fuite de l'assassin ? En effet, pourquoi ne voulait-il pas aller voir ni l'idiot y allait ?

— Le répète, c'est une complicité certaine. C'est donc pour le mieux que de le garder en cage.

— Qui, cela pourrait être ; néanmoins il y a toujours là-dedans des confusions. Pour ça, point nommé, ce soir d'orage, sur le théâtre du crime ? Cette coïncidence peut-être n'être qu'un effet du hasard ? D'un autre côté, les chevrotines trouvées ne s'adaptent aucunement au canon de son fusil et les habitants de la vallée ne lui ont jamais connu d'autre arme. Admettons qu'il n'ait point tiré lui-même le coup mortel, n'était-il pas pour protéger la fuite de l'assassin ? En effet, pourquoi ne voulait-il pas aller voir ni l'idiot y allait ?

— Le répète, c'est une complicité certaine. C'est donc pour le mieux que de le garder en cage.

— Qui, cela pourrait être ; néanmoins il y a toujours là-dedans des confusions. Pour ça, point nommé, ce soir d'orage, sur le théâtre du crime ? Cette coïncidence peut-être n'être qu'un effet du hasard ? D'un autre côté, les chevrotines trouvées ne s'adaptent aucunement au canon de son fusil et les habitants de la vallée ne lui ont jamais connu d'autre arme. Admettons qu'il n'ait point tiré lui-même le coup mortel, n'était-il pas pour protéger la fuite de l'assassin ? En effet, pourquoi ne voulait-il pas aller voir ni l'idiot y allait ?

— Le répète, c'est une complicité certaine. C'est donc pour le mieux que de le garder en cage.

— Qui, cela pourrait être ; néanmoins il y a toujours là-dedans des confusions. Pour ça, point nommé, ce soir d'orage, sur le théâtre du crime ? Cette coïncidence peut-être n'être qu'un effet du hasard ? D'un autre côté, les chevrotines trouvées ne s'adaptent aucunement au canon de son fusil et les habitants de la vallée ne lui ont jamais connu d'autre arme. Admettons qu'il n'ait point tiré lui-même le coup mortel, n'était-il pas pour protéger la fuite de l'assassin ? En effet, pourquoi ne voulait-il pas aller voir ni l'idiot y allait ?

— Le répète, c'est une complicité certaine. C'est donc pour le mieux que de le garder en cage.

UN PHÉNOMÈNE

On exhibe en ce moment, dans une boutique vide de la rue Turbigo, un des plus bizarres phénomènes que nous ayons vus. C'est un individu qui, avec le torse d'un géant, a les jambes d'un nain : jambes si grêles qu'elles sont impuissantes à le soutenir. Aussi reste-t-il toute la journée assis. Sur sa poitrine, qui est complètement lisse, les poils dessinent un cercle parfait : ceux qui l'exhibent affirment qu'il ne se rase pas, mais nous ne garantissons rien. Il est Circassien d'origine, et s'appelle Moudja-Kelbi ; il ne sait dire qu'un mot de français : « Malheureux... » et il le répète presque sans interruption aux personnes qui lui rendent visite.

Exposition d'économie domestique en 1872, à Paris

La Société nationale d'encouragement des Travaux industriels ouvrira, le 15 juillet au 15 octobre 1872, dans le Palais de l'Industrie, à Paris, une Exposition universelle d'économie domestique destinée à faire connaître à l'ouvrier les articles d'habitation, d'habillement, de ménage, d'ameublement, d'alimentation, de travail, d'instruction et d'éducation des divers pays, qui, au plus bas prix, joignent l'utilité à la qualité ou à la solidité.

Cette exposition sera divisée en dix groupes principaux.

Des récompenses y seront décernées aux ouvriers aussi bien qu'aux chefs d'industrie. Les demandes de programme, de statuts ou d'inscription, soit pour être admis à l'exposition, soit pour faire partie de la Société, doivent être adressées au siège de la Société, n° 23, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

(Journal officiel.)

LA GALERIE DE MM. PEREIRE

C'est hier dimanche, 3 mars, qu'a eu lieu boulevard des Italiens, l'ouverture de l'exposition de la galerie de MM. Pereire. MM. Pereire ont formé successivement leur riche collection de tableaux de toutes les écoles, en achetant dans les ventes fameuses, telles que celles du baron de Mecklenbourg, de MM. Palauv, Rhodé, Piérard, du prince Demidoff, de lord Northwick, du comte de Pembroke, etc. ; quelquefois, par ces occasions qu'amènent la fortune et les relations du monde ; par l'acquisition d'une galerie étrangère recueillie, en Espagne, à la suite des bouleversements politiques, et en Angleterre, aux ventes de la collection Coesvelt, et de l'ancien musée espagnol, appartenant au roi Louis-Philippe. A ce fond s'est ajouté un certain nombre de tableaux, cherchés et choisis un à un chez les amateurs ou les spéculateurs de la France et de l'étranger.

En 1864, notre savant et regretté M. Burger, disait, dans un des articles remarquables qu'il publiait sur la galerie Pereire, qu'il n'y avait pas beaucoup de collections particulières où l'on trouvât réunis autant de chefs-d'œuvre. Nous n'aurons pour appuyer ce qui précède, qu'à citer, parmi les modernes, les noms d'Arty Scheffer, Paul Delacroix, Eugène Delacroix, Ingres, Meissonnier, Rousseau, Diaz ; parmi les anciens : Claude et Poussin, Lancret, Palès, Boucher, Fragonard et Greuze, Botticelli et Rubens ; Velasquez, Murillo et Goya ; Carpaccio et Téniers, Frans Hals et Albert Cuyp, Terburg et Ostade, Ruysdael et Hobbema, les Van de Velde, Pieter de Hooch, Van der Mer, Rembrandt, et tant d'autres.

Cette galerie se compose aujourd'hui de 181 tableaux qui se répartissent ainsi : École moderne, 55; école française du dix-huitième siècle, 20; école espagnole, 15; école italienne, 10; école allemande, 15; et enfin écoles flamande et hollandaise, 76. Presque tous de moyenne dimension, tableaux de chevalet pour la plupart.

Nous avons cherché en vain plusieurs des tableaux achetés en Espagne, et principalement de ceux qui provenaient de la galerie Urzaiz, de Madrid, composée principalement de toiles de grandes dimensions. MM. Pereire n'en ont conservé que les pages les plus importantes, les tableaux de sainteté et d'histoire ayant été donnés à des églises ou à des établissements publics de province.

Parmi les tableaux de l'école moderne, citons les *Gleanes* de Breton, dont la gravure est si connue ; la *Fuite en Égypte* de Decamps, une épisode publique, racontée avec les tons chauds que nous admirons l'autre jour devant ses *Anes au repos* de la collection Patrice, les copies de Lacroix, d'après Rubens ; la *Mendiant* de Delacroix, la *Di-gine femelle*, comme aurait dit Rabelais ; du *Chercheur de pucier* de Murillo, les *Larmes* de Gerôme, qui a oublié les rayons brûlants de l'Égypte, pour nous faire vivre un instant au soleil parfumé de l'Adriatique ; le *Saint-Symphorien* de Ingres (dessin), vivant souvenir des luttes artistiques d'une époque où l'on croyait le *Joueur de flûte* de Meissonnier, l'émignon chef d'œuvre de finesse ; le *Charles-Quint* de Robert Flény, et la *Marquise à la fontaine*, d'Arty Scheffer, le chef-d'œuvre de cette trilogie du maître, qui semble avoir voulu ajouter trois nouvelles pages aux deux livres immenses de Goethe.

Nous passerons rapidement sur les Bou-cher et les Greuze, sur la *Madeleine* de Mi-

gnaud, une Madeleine trop jolie pour se repentir ; sur le *Portrait de la duchesse d'Albe*, de Goya, ce maître de la brosse ; sur les Murillo et les Velasquez, les Carpaccio et les Dietrich, pour avoir plus de temps à donner aux tableaux des écoles flamande et hollandaise, signés de nos maîtres préférés, ces *grands rendez-vous* du vrai, comme s'écriait dans un moment d'enthousiasme l'auteur de *Gaspard de la nuit*, feu Louis Bertrand, mort inconnu de tous.

C'est là que nous rencontrerons les Cuyp les plus admirables que nous ayons encore vus, les Hobbema les plus beaux, les Mieris les plus vrais, et les Peter Heep les plus doucement poétiques. Citons enfin la *Tentation de Saint-Antoine*, de David Teniers (le jeune), les *Joueurs de boules*, du même, une page arrachée au premier livre de Gargantua, où l'on voit : « flacons d'aller, jambons de trotter, gobelets de voler, breusses de tinter ; un *Portrait d'homme* de Terburg, et nous aurons peut-être donné une idée succincte des chefs-d'œuvre qui se sont déroulés sous nos yeux.

Malgré les efforts évidents de l'administration prussienne pour substituer chez nous l'usage de la langue allemande à celui de la langue française, on n'a pas encore défendu à Strasbourg les conférences en français. Grâce à cette tolérance, qui peut-être ne durera pas longtemps, car nous nous souvenons tous le bon discours prononcé à l'Assemblée pendant le siège de Paris. M. Bersier, dans sa conférence sur la critique littéraire contemporaine, n'a pas ménagé les allusions à l'adresse des Allemands : il y en avait quelques-uns dans l'auditoire. Au bout de quelques minutes, le respect du saint lieu (ces conférences se font dans l'église Saint-Pierre-le-Vieux) empêchait de se transformer en applaudissements, toutes les pointes, toutes les allusions. Lorsque M. Bersier nous disait qu'en France la politesse ne se mesure pas à la courbure de l'échine, il nous semblait voir les officiers Prussiens, au café, à la brasserie, à table d'hôte, n'importe, se lever comme un seul homme, porter d'un même mouvement la main droite au sourcil droit, et s'incliner de degrés déterminés pour recevoir leur *hauptmann* ou leur *ober-hauptmann*. Et, quand il nous faisait observer qu'en France les savants ont l'esprit éminemment communicatif, et qu'en n'en voit point, comme ailleurs, se creuser un puits profond, et attendre tranquillement que les curieux viennent les y trouver, nous pensions aux nouveaux professeurs de notre Université, qui bientôt allaient nous servir à descendre avec eux dans les abîmes de la science. Je ne veux pas médire de la science allemande ; mais il nous est bien difficile, à nous autres, de la goûter tant qu'elle n'a pas passé, pour ainsi dire, par le tamis de l'esprit français.

Aussi n'est-il pas probable que même les cours de l'Institut Mommien comptent des Strasbourgeois parmi leurs auditeurs, tandis qu'à ces conférences françaises on voit se presser douze ou quatorze cents personnes, tout ce que l'église peut contenir.

Les souscriptions pour la libération du territoire français continuent, et c'est dans les classes inférieures, chez les ouvriers, parmi les plus pauvres ménages, que l'on rencontre le plus de dévouement et de bonne volonté.

Une dame, qui avait entrepris une quête dans un des quartiers les plus pauvres de la ville, moins pour récolter de l'argent que pour ne pas blesser de braves gens qui demandaient à faire, eux aussi, pour la France, est revenue de sa visite émue jusqu'aux larmes. Ce seul mot de France lui ouvrait toutes les portes ; nulle part, fût-ce dans la plus misérable mansarde, elle n'eussait un refus. Quand on n'avait que six sous on donnait six sous.

Elle entra dans une chambre, où elle trouva deux vieilles femmes malades, couchées toutes les deux, seules, sans une garde, et chacune lui donna un franc. Ailleurs, c'est un ménage d'ouvriers ; la femme, les larmes aux yeux, lui dit : Pour la France ? Oh ! nous voudrions bien vous donner quelque chose, mais il ne nous reste que juste assez pour acheter la soupe. Si vous pouviez revenir lundi, madame, nous vous donnerions quarante sous. Et pour vivre la semaine on s'arrangerait.

Ah ! on ne saurait jamais assez en France ce qu'il y a de patriotisme vrai, sincère, profond chez nos ouvriers, chez nos paysans.

Voilà des gens pauvres, gagnant à peine de quoi vivre, qui se privent non pas d'une jouissance, mais du nécessaire pour venir en aide à la patrie malheureuse. Que les riches

fassent autant en proportion, qu'ils abandonnent une partie de leur capital, en acceptant quelques privations ; et ce ne sont pas des millions, mais des milliards que l'on trouvera.

On l'a compris à Mulhouse, où la souscription a atteint un million trois cent mille francs, et où l'on espère obtenir deux millions.

La souscription alsacienne exaspère M. de Bismarck. Aussi, il y a quelque temps, il a refusé de payer à la ville de Mulhouse 50 000 francs qui lui étaient loyalement dus, et cela parce que les dames de Mulhouse avaient envoyé 20,000 fr. d'étrèmes à la France ! Que va-t-il faire maintenant qu'elles envoient un million ?

La souscription patriotique irait bien mieux encore en Alsace, si l'avenir politique de la France était assuré. « Nous ne voulons pas, disent beaucoup de personnes, donner notre argent pour qu'un prince quelconque en profite, et l'applique peut-être à autre chose qu'à la libération de la France. » Et ici l'on entend parler de la libération complète, qui ne pourra s'accomplir que par la République. Si aujourd'hui la République était définitivement proclamée, on trouverait demain deux fois plus de souscriptions.

LES CORRESPONDANCES

Lettres alsaciennes

Strasbourg, 29 février.

Malgré les efforts évidents de l'administration prussienne pour substituer chez nous l'usage de la langue allemande à celui de la langue française, on n'a pas encore défendu à Strasbourg les conférences en français.

Grâce à cette tolérance, qui peut-être ne durera pas longtemps, car nous nous souvenons tous le bon discours prononcé à l'Assemblée pendant le siège de Paris.

M. Bersier, dans sa conférence sur la critique littéraire contemporaine, n'a pas ménagé les allusions à l'adresse des Allemands : il y en avait quelques-uns dans l'auditoire. Au bout de quelques minutes, le respect du saint lieu (ces conférences se font dans l'église Saint-Pierre-le-Vieux) empêchait de se transformer en applaudissements, toutes les pointes, toutes les allusions. Lorsque M. Bersier nous disait qu'en France la politesse ne se mesure pas à la courbure de l'échine, il nous semblait voir les officiers Prussiens, au café, à la brasserie, à table d'hôte, n'importe, se lever comme un seul homme, porter d'un même mouvement la main droite au sourcil droit, et s'incliner de degrés déterminés pour recevoir leur *hauptmann* ou leur *ober-hauptmann*. Et, quand il nous faisait observer qu'en France les savants ont l'esprit éminemment communicatif, et qu'en n'en voit point, comme ailleurs, se creuser un puits profond, et attendre tranquillement que les curieux viennent les y trouver, nous pensions aux nouveaux professeurs de notre Université, qui bientôt allaient nous servir à descendre avec eux dans les abîmes de la science. Je ne veux pas médire de la science allemande ; mais il nous est bien difficile, à nous autres, de la goûter tant qu'elle n'a pas passé, pour ainsi dire, par le tamis de l'esprit français.

Aussi n'est-il pas probable que même les cours de l'Institut Mommien comptent des Strasbourgeois parmi leurs auditeurs, tandis qu'à ces conférences françaises on voit se presser douze ou quatorze cents personnes, tout ce que l'église peut contenir.

Les souscriptions pour la libération du territoire français continuent, et c'est dans les classes inférieures, chez les ouvriers, parmi les plus pauvres ménages, que l'on rencontre le plus de dévouement et de bonne volonté. Une dame, qui avait entrepris une quête dans un des quartiers les plus pauvres de la ville, moins pour récolter de l'argent que pour ne pas blesser de braves gens qui demandaient à faire, eux aussi, pour la France, est revenue de sa visite émue jusqu'aux larmes. Ce seul mot de France lui ouvrait toutes les portes ; nulle part, fût-ce dans la plus misérable mansarde, elle n'eussait un refus. Quand on n'avait que six sous on donnait six sous.

Elle entra dans une chambre, où elle trouva deux vieilles femmes malades, couchées toutes les deux, seules, sans une garde, et chacune lui donna un franc. Ailleurs, c'est un ménage d'ouvriers ; la femme, les larmes aux yeux, lui dit : Pour la France ? Oh ! nous voudrions bien vous donner quelque chose, mais il ne nous reste que juste assez pour acheter la soupe. Si vous pouviez revenir lundi, madame, nous vous donnerions quarante sous. Et pour vivre la semaine on s'arrangerait.

Ah ! on ne saurait jamais assez en France ce

cutions en masse l'obéissance à des décrets injustes, mais aux apparences libérales.

Il y a encore quelque chose qui militait contre cette forme de gouvernement, en lui imprimant de véritables allures jacobines, c'est la propension des artistes à représenter toujours la République sous la forme d'une grosse femme dépourvue, et montrant des choses qu'on ne voit guère, que dans les pièces féériques, et encore avec un voile.

Certes, je ne suis pas plus bégueule qu'un autre; mais c'est agaçant, de voir cette éternelle virago, qui est censée la gage de toute vertu et de toute noblesse, n'apparaître pas du tout à nos fêtes, ce que c'est que la pudeur.

Mesdames Louise et Michel, Honorine Simon, Papavoine, André Léo, et autres, s'habillaient ainsi les jours de grand gala de la Commune?

Elles n'avaient peut-être pas de quoi.

CHRYSALE.

LES TRIBUNAUX

ATTENTAT CONTRE LA REINE D'ANGLETERRE

Comparution de O'Connor devant le magistrat de Bow-street.

L'auteur de l'attentat a comparu devant le tribunal de Bow-street, accusé d'une attaque contre la reine, au palais de Buckingham. Il paraissait très soucieux.

Des sifflements éclatèrent dans la salle au moment où il est arrivé.

Aucun avocat ne se présente pour le défendre. M. Poland est chargé de développer l'accusation au nom de la couronne.

L'article du Code qui s'applique au fait commis par O'Connor est rédigé comme suit: «Toute personne qui présente un pistolet chargé ou non chargé à S. M. la reine, avec l'intention de lui faire du mal ou de l'effrayer, se rendra coupable d'un délit et sera puni à sept ou à trois ans de prison, d'après le montant de l'effrayer. Le juge aura aussi le droit d'ordonner que le coupable soit fouetté publiquement ou dans l'intérieur de la prison.»

Le solliciteur de la Couronne rappelle en peu de mots les circonstances de l'attentat. Le prince Arthur, qui était dans la voiture, vis-à-vis de la reine, avait porté un coup à l'autre, au mépris du moment où il vit diriger un pistolet sur la reine.

Le colonel Hardinge, en arrêtant O'Connor, lui dit: «Le pistolet est-il chargé? — Non, répondit-il, j'ai cherché à t'assommer mon but en effrayant simplement la reine. Le coupable tenait en main, au moment de l'attentat, un papier qu'il voulait que la reine signât.»

M. Poland donne lecture de cette pièce, qui est ainsi conçue: «Moi, Victoria, reine par la grâce de Dieu, je fais la déclaration suivante:

«Attendu qu'il y a eu en ce moment, dans les divers prisons du Royaume, un certain nombre d'hommes, irlandais, de naissance, qui sont connus et célébrés sous le nom de «prisonniers fenians»;

«Attendu que ces prisonniers fenians ont été mis en prison et tenus sous les verrous par ordre de mon gouvernement et avec ma sanction pour crime de haute trahison, lesdits fenians étant rebelles et ayant conspiré contre ma couronne et cherchant par divers moyens illégaux à affaiblir et à détruire ma puissance et mon autorité sur la nation irlandaise;

«Attendu que c'est un fait bien connu que ceux qui sympathisent avec ces prisonniers fenians, ainsi que la nation, ont été divers reprises pédonnelles humbles de l'effet d'obtenir leur pardon et leur mise en liberté;

«Attendu, cependant, qu'ils sont toujours privés de leur liberté;

«Moi, ladite Victoria, reine de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des colonies, accorde par les présentes et avec le consentement de mon Parlement un libre pardon à chacun desdits prisonniers qui subissent la peine de l'emprisonnement pour le crime de trahison contre la couronne. Et moi, ladite reine de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des colonies, j'engage solennellement ma parole royale et je jure de la maintenir et de faire exécuter lesdits clauses suivantes:

«Clause 1. Tous lesdits hommes connus et célébrés sous le nom de prisonniers fenians seront rendus à la liberté sans aucun délai;

«Clause 2. Tous lesdits fenians seront considérés comme libres et jouiront de leur entière liberté le restant de leurs jours;

«Clause 3. Pour le restant de leurs jours ces fenians seront aussi libres de toute surveillance et de toute contrainte de la police que tous mes autres sujets.

«Clause 4. Ces fenians auront l'autorisation de retourner dans le pays de leur naissance ou pourront se rendre dans tout autre pays, ville ou place qu'il leur plaira de visiter, sans aucune entrave de la part de mon gouvernement.

«Clause 5. Malgré le fait que je ne sois soucieux aux conditions extrêmes ci-dessus que parce que ma vie est menacée, je ne chercherai pas à m'y soustraire pour ce motif ni pour aucune autre raison ou prétexte quelconque. Je m'engage aussi à ne suivre aucun avis que mes ministres pourraient me donner de but ou de me faire écarter de ma parole ou de me faire violer aucun des engagements indiqués plus haut, et auxquels j'adhérerai strictement et en tous points.

«Ainsi m'aide Dieu.

«Signé ce vingt-septième jour de février, en l'an de grâce mil huit cent soixante-douze.

«Attesté par...»

John Brown, valet de pied de la reine, qui a aidé à l'arrestation de l'accusé, est appelé à déposer. Son apparition cause une sensation. Il s'exprime à voix basse et tout en souriant. La reine était sortie pour une promenade en voiture ouverte. Elle était accompagnée de lady Churchill. Vis-à-vis était le prince Arthur et le prince Léopold. Le témoin occupait le siège du train de derrière. Lord Fitzroy et le général Hardinge chevauchaient aux deux portières. On se dirigeait vers ce qu'on appelle le portail du jardin.

La voiture s'arrêta à l'entrée, où la reine devait descendre. Je me mis en devoir d'ouvrir la porte, continue le témoin. Les écuys mirent pied à terre. L'accusé se trouvait entre eux, à un yard (mètre) de distance de la portière. Je le fis changer de place.

Le lord lui dit de se retirer. Il tourna derrière la voiture et alla se poster du côté où était la reine. Je le suivis. Il s'était approché de la portière; je le vis lever la main. Je le pris par le cou. Il laissa tomber sa main droite un pistolet. Je vis le général ramasser cette arme. Je tins ferme l'accusé, jusqu'à l'arrivée de la police.

L'accusé refuse de poser aucune question au témoin.

En ce moment, le prince Léopold comparait devant le juge instructeur. Il est accueilli par les applaudissements de l'auditoire.

M. Charles Tompkins confirme d'abord de point en point la déposition précédente.

Le prince Léopold est ensuite interrogé par M. Poland, solliciteur de la Couronne et juge instructeur: «Votre Altesse était-elle hier dans la voiture de la reine? — Oui. Le juge se fait rendre compte de la position des personnes qui occupaient la voiture.

Le général Hardinge. — J'accompagnais la reine hier en qualité de écuyer, et descendais du cheval. Je vis un mouvement parmi la famille royale. Je m'approchai. — Qu'étais-je, vous, au moment? — L'accusé avait déjà été arrêté par l'autre lord de service. — Ou était-il en ce moment? — A quelques mètres de la voiture. — Du côté de la reine? — Oui. — Avez-vous vu quelque chose à terre? — Non, mais un des hommes de service a ramassé un pistolet que je lui ai pris des mains. — Est-ce celui-ci? — Oui, c'est bien le même. — Avez-vous parlé à l'accusé? — Oui, je lui ai demandé si son pistolet était chargé. Il m'a répondu: «Je n'en ai pas besoin, car il n'est pas à moi.» — Qu'a-t-il dit ensuite? — Il a dit qu'il était le but de son attentat. Il a dit qu'il était chargé de se souvenir le mieux possible. — Je ne puis pas rappeler exactement les termes. C'était

une allusion à la tyrannie anglaise et aux fenians irlandais... des phrases de ce genre. Il agissait, disait-il, sous le coup de l'intimidation. — C'est là tout? — J'ai vu le piqueur lui prendre le document dans sa poche. Je m'emparai immédiatement. — Ce document, est-ce celui-ci? — Positivement. — Est-ce là tout ce qui s'est passé entre l'accusé et vous? — Rien de plus. — Vous ne l'avez pas vu en rentrant? — Je ne l'ai pas vu du tout. Il doit s'être glissé entre le mur et le carrosse au moment où je descendais de cheval.

M. Jackson, sergent de police dépose qu'il a reçu l'accusé et le document mis sous sa garde par lord Fitzroy.

L'interrogatoire s'est arrêté là. L'accusé est averti qu'il peut faire ses observations sur les faits argués contre lui. Mais toutes ses réponses sont consignées dans le dossier de la procédure.

L'accusé se borne à accuser de faux la déposition du s. cond témoin. Il n'est pas vrai qu'il ait nié avoir quelque chose sur lui. Il n'est pas vrai qu'il ait tenté de s'échapper. Il n'a fait autre chose que de repousser les gens qui se pressaient autour de lui. Il n'a pas dit que son habit était «accroché» à la grille, mais qu'il était au bas et en dehors. Il n'a pas non plus déclaré s'être «glissé le long du mur». Il a dit qu'il avait traversé la cour. Ses réclamations se bornent à cela. On lui annonce qu'il est traduit devant la cour criminelle centrale pour la plus prochaine session.

L'accusé. — Fort bien, messieurs. On l'emmène au milieu de la foule compacte qui s'est rassemblée pour le voir passer.

VARIA

LE CÉSARISME

HISTOIRE DES ROMAINS

PAR

M. VICTOR DURUY.

— 3^e volume — (1)

Il est certains livres dont l'étreinte est si puissante qu'il faut à l'esprit le plus dégagé de préjugés des efforts puissants pour recouvrer sa liberté et le calme inséparable des convictions profondes et arrêtées.

Le livre de M. Duruy est de ce nombre, et si l'ancien élève du lycée Henry IV se trouve appelé, non à juger son maître, mais à le discuter tout en l'admirant, c'est sans doute en vertu d'une tolérance de bon goût à l'endroit de ceux qui sont possédés du désir d'apporter aux grandes questions du moment l'appoint de leurs recherches et de leurs convictions.

Examiner comment le césarisme a fait passer le monde de l'état de civilisation à l'état de barbarie en renversant le plus grand des empires, n'est pas une étude sans intérêt, si l'on songe que la France en est encore à chercher sa voie, sans éloigner comme un crime la pensée qu'elle pourrait trouver son salut dans une dictature consentie.

L'auteur de l'Histoire de Jules César, Napoléon III, pour légitimer l'usurpation d'Auguste, qui tue la République, déclare que «les convictions étaient éteintes, que le monde aspirait au repos, et que l'Etat, en somme, ne renfermait plus les éléments qui eussent permis de rétablir la République».

Toute la raison d'être du césarisme est dans ces quelques mots que chacun de nous fera bien de méditer.

L'empire romain, à l'avènement d'Auguste, était bien digne du sort que l'avenir lui réservait avec Caligula, Claude et Néron. L'importance de l'héritage légué par César, par Marius, par les Gracques, ne put être constatée qu'au lendemain de la paix.

Les plébéiens ont disparu; ces fiers citoyens de Rome, qui ont conquis le monde, sont devenus des prolétaires, c'est-à-dire de mendicants. Après avoir trafiqué de leurs votes pour vivre, ils sont devenus la chose d'un patricien chez qui chaque matin, la sportule sous le bras, ils viennent quêter la subsistance de la journée.

Après Marius, qui redouta la plèbe et s'appuya sur les provinciaux, après Scylla, qui les méprisait, arrive César, qui les nourrit et les paye. Pour faire un César, il faut une plèbe dégradée, avilie, sans convictions, éternelle et prête à tout. Jamais peuple n'avait été mieux préparé pour la servitude. Les prolétaires remplacent les citoyens; la soldatesque dissout la légion.

L'idéal du césarisme est réalisé d'ailleurs le jour où l'on ne compte plus dans Rome que cinquante familles patriciennes; les magistrats sont désertés, nul ne se soucie d'être sénateur.

L'ordre équestre — le tiers Etat — ne vaut pas mieux. Les publicains sont tout puissants; la fièvre du gain est universelle; le citoyen romain méprise le travail, mais il reste agitateur, négociant, banquier, entrepreneur, argentier, marchand, négociateur, se ruent sur la fortune publique.

Au fond, il n'y a de vraiment riche et en état de nourrir la plèbe que César.

Tous les ordres d'ailleurs sont confondus: les chevaliers ont envahi le Sénat, et les magistrats; certains affranchis sont plus puissants par leurs richesses que les patriciens; toute hiérarchie a disparu.

Au lendemain de la victoire, Auguste est effrayé: rétablir la République est une tâche au dessus de ses forces.

M. Franz de Champagny affirme qu'Auguste a fait de remarquables efforts pour restaurer l'ancienne Rome républicaine; mais les témoignages sur lesquels il s'appuie sont ceux d'auteurs très contestés.

Auguste, à vrai dire, fut épouvanté du chaos au milieu duquel il se trouvait condamné à évoluer; mais s'il entreprit un moment de rétablir la hiérarchie, s'il alla jusqu'à prescrire un costume spécial pour chacun des ordres, il ne tarda pas à se décourager, vivant au jour le jour et légant aux générations futures ce mot sceptique qui sera recueilli plus tard par les quêtes de l'Italie: Le monde marche seul: il mondo va da se.

M. Duruy, qui a tracé un admirable tableau de l'état de l'empire au temps d'Auguste, et qui croit à la puissance de l'homme sur les événements, reproche au successeur de César de n'avoir point fondé une grande monarchie en voyant l'élément romain dans le reste de l'empire. C'est le

(1) Librairie Hachette à Paris: Histoire des Romains, par Victor Duruy; 3 volumes in-8.

rêve de Mécène: «Proclame, disait-il à son maître, l'unité du monde! Appelle tous les hommes libres au droit de cité, les notables de toutes les provinces à l'ordre équestre et au Sénat. A Rome, point de vote, point de comices; dans tout l'empire, pas un Forum, pas une assemblée populaire, etc., etc.»

Cet idéal du césarisme était impraticable. Les mille cités rivales d'Italie, les cent nationalités de l'empire entrant en lutte le monde romain se serait fractionné. Auguste, qui avait conscience des difficultés de sa situation, refusa de suivre le conseil de Mécène; il resta citoyen romain et se borna à réunir toutes les magistratures en sa personne; il est à la fois imperator, prince du Sénat, consul, tribun, dictateur enfin.

En acceptant tous ces pouvoirs, tous ces titres honorifiques pour dix années, Auguste tua à jamais la liberté romaine.

Il pouvait, par l'autorité qui s'attachait à son nom, par sa puissance, par ses richesses, laisser à d'autres toutes ces magistratures et gouverner de haut, tenter, lui aussi, l'expérience loyale de la République.

Ainsi firent Périclès et Laurent de Médicis, qui sans exercer aucune charge publique, restèrent maîtres absolus à Athènes, à Florence, au milieu des deux républiques les plus turbulentes qui aient jamais existé.

A partir de cette époque, Auguste, entouré de poètes, de courtisans délicats, de tout humanitaire et sceptique; tout en méprisant les hommes il soulagea leurs misères. Il est visiblement las et découragé d'ailleurs. M. Duruy, tout en jugeant sévèrement sa conduite, ne paraît pas avoir observé suffisamment cette transformation.

Elle est commune à tous les Césars anciens et modernes: au début ils croient à leur étoile, ils naissent réformateurs, puis après s'être heurtés aux difficultés que les plus forts rencontrent dans le maniement des hommes, ils abandonnent la partie, et d'illuminés deviennent fatalistes.

Auguste meurt après avoir joué la comédie de la vie à la satisfaction générale, et monte au ciel.

Successeur d'un dieu et consul, Tibère, âgé de 54 ans, se trouvait dans une position des plus critiques. M. Duruy — et c'est la partie la plus remarquable de son livre — plaide contre Tacite les circonstances atténuantes en faveur du successeur d'Auguste.

Tibère continue la tradition césarienne; il méprise le Sénat: O homines ad servitutem paratos, pourtant il ne fait rien de plus que s'assied au milieu de la foule des sénateurs, évite de rendre la justice. Il y a du renard au début chez un homme qui doit finir en hyène. Curtius Rufus, son confident, est fils d'un gladiateur; il s'abandonne à Sejanus plus à Macrin; sa femme le trompe, ses plus chers amis le trahissent, son fils est empoisonné; lui l'homme rusé, l'homme impénétrable, il est la dupe de ses propres créatures.

A partir de Tibère, celui qui n'aurait jamais été plus avant dans le livre de l'histoire, peut compter ce qui reste d'années à vivre au plus grand empire du monde. Déjà des délateurs sont nés; les barbares, qui vont refouler les armées permanentes d'Auguste pénètrent dans un monde qui s'écroule; le règne des Antonins retarde à peine cette immense débâcle.

Comme à Rome, le césarisme n'est devenu possible en France que le jour où tous les ordres ont été confondus, où les multitudes flottantes et sans direction ont remplacé les catégories, où la loi du nombre est devenue la loi unique.

Napoléon I^{er}, avec plus de volonté et plus de génie, essaie, comme Auguste, de reconstituer les ordres. A la noblesse qui boude dans ses châteaux ou qui conspire à l'étranger, il substitue une noblesse militaire de son invention; comme il lui faut un collège de pontifes, il signe le concordat et, au moyen des articles organiques, il réduit le clergé à n'être qu'un instrument de gouvernement. Nommé consul, il institue le tribunal afin de donner au nouvel ordre de choses les apparences d'une République honnête et amie de la liberté.

Affamé d'autorité, impatient de toute contradiction, il ressuscite le Sénat complaisant que méprisait Tibère, et le césarisme n'a plus d'autre appui que cette armée à qui les neiges de la Russie vont servir de linceul.

La Restauration, tout en reconstituant les ordres, ne fait que préparer l'avènement du Tiers-Etat; elle est sans force et sans autorité.

A Paris comme à Rome la plèbe est au service de toutes les entreprises, de toutes les révolutions. C'est elle qui prépare en 1830 le triomphe du Tiers-Etat, qui pendant 18 années donne au monde ce spectacle d'un grand Etat gouverné par une assemblée de notables avides et sans grandeur qui achève de tout ruiner, de tout confondre.

La plèbe qui a fait 1830 triompher en 1848 pour se laisser écraser en 1852, devenir une seconde fois la proie facile du césarisme. Maitresse de Paris au 18 mars 1871, elle signale son pouvoir éphémère par des assassinats et des incendies qui seront l'effroi de l'histoire.

Aussi, comme au temps d'Auguste, la plèbe est le principal obstacle au rétablissement de la République et de la liberté.

Seulement cette plèbe, que César ne peut plus nourrir, s'est tournée contre lui; décimée, déportée, elle disparaît un moment; elle se reforme bientôt, et, comme elle représente le nombre, et qu'elle est seule en état d'agiter le Forum, on reconstruit Paris pour lui donner du travail; on crée pour elle les petits logements exempts d'impôts, les cités ouvrières; mais elle reste irréconciliable, communiste et bien décidée, comme au temps de Gracchus, à poser la question sociale, c'est-à-dire le partage des terres; prête aussi à vendre au plus offrant le lopin qui lui sera attribué dans ce partage.

Les prolétaires qui ont mis l'empire romain à l'encre sont prêts à vendre la patrie; ils ont créé la fraternité des peuples, le cosmopolitisme, l'internationalisme, n'ayant qu'un but: le triomphe de la

classe à laquelle ils appartiennent sur toutes les autres classes.

La question du prolétariat à Paris, à Lyon, dans tous les grands centres industriels, répète, le domine toutes les autres; la liberté sera fondée le jour où la France, sagement réorganisée, pourra séparer le peuple de la plèbe, l'ouvrier du prolétaire.

Il y a quelques jours, un journal qui représente l'idée césarienne en France rompait violemment avec les traditions du passé. Changer la capitale — cette capitale qui renverse un gouvernement, une dynastie tous les vingt ans — étant impossible, il faut, dit le vulgarisateur des idées de l'empereur déchu, rendre à la province une vie qui lui soit propre, cette «vie qu'elle avait autrefois, et que nos révolutions ont détruite».

Mécène, le césarisme cherche sa voie; il répudie d'un même coup 1789 et 1793, l'œuvre de la Révolution. Il va plus loin: persuadé que l'unité et la centralisation ne peuvent plus rien pour le maintien de l'autorité suprême, il proclame la fédération française avec ses «Assemblées régionales, ses Universités régionales.» Le Parlement de Bretagne va ressusciter.

Mécène, conseiller d'Auguste, allait plus loin: «A Rome, disait-il, point de vote, point de comices!» Il visait directement la plèbe, qu'il fallait nourrir et amuser: Panem et circenses.

Ainsi, à travers les siècles, partout où la hiérarchie disparaît, où les ordres sont confondus, la plèbe, instrument passager de tyrannie, devient un obstacle à l'établissement de la liberté.

Battu en brèche par la plèbe des villes, le césarisme moderne, qui n'a pu se faire accepter de la noblesse, qui méprise la bourgeoisie, qui s'est aliéné le clergé, en laissant Rome en proie aux convoitises de l'Italie, pour qui l'appui des campagnes est inutile, puisque la plèbe de Paris, qui s'est réservé le monopole des révolutions, détruit en quelques heures l'œuvre des plébéiens les mieux réussis, remonte le cours des siècles et supprime la Révolution française, sous prétexte de restaurer, de rétablir l'autorité du Gouvernement!

C'est un des grands enseignements de l'heure présente; c'est une page à ajouter à cette histoire d'Auguste, si fortement pensée, si sérieusement écrite par M. Duruy.

Les enseignements du passé sont là pour éclairer les voies de l'avenir, si pleines d'obstacles et de précipices; il n'est au pouvoir de personne de remonter le cours des siècles, de supprimer ce grand événement de notre histoire: la Révolution; revenir à la fédération, aux assemblées, aux armées provinciales, ressusciter les nationalités de la Gaule, dont la fusion, depuis des siècles, a créé le tempérament français, est une folie que peuvent seuls rêver les esprits impatients de rentrer sur la scène politique.

Le suffrage universel venu au monde cent ans trop tôt n'en est pas moins le seul pouvoir debout au milieu des ruines de toute nation dont nous sommes environnés. Débarassé de l'invasion victorienne de la Commune, le pays se trouve aujourd'hui dans la même situation que le monde romain au lendemain de la victoire d'Actium. Nourrir et amuser les masses, partager les terres, corrompre ou acheter les suffrages, proscrire ou déposer sont des instruments de gouvernement que la France repousse avec horreur. Pour échapper au césarisme et à la révolution il faut organiser le suffrage universel sans le restreindre, s'appuyer sur toutes les classes de citoyens, sur le peuple qui travaille et non sur la plèbe qui renverse qui pille.

Assurément, ressusciter les ordres est une utopie; mais établir le dénombrement de la plèbe qui révolutionne les grandes villes, supprimer les inscriptions d'office sur les listes électorales, ressusciter les corporations de métiers, si malencontreusement détruites par Turgot, exiger que la carte d'électeur corresponde, fût-ce pour un franc seulement par an à la cote du contribuable, restituer à la Commune réorganisée les condamnés, les gens sans ressources et sans aveu qui peuplent les bouges des grandes villes et désorganisent les ateliers, constituerait un achèvement vers la solution de cette grave question: l'organisation du suffrage universel.

Ce n'est point César qu'il faut convier à cette tâche, mais la France entière.

JULES DE PRÉCY.

ECHOS DE PARTOUT

La vente de la bibliothèque du marquis de Morante s'est terminée samedi. L'attente des bibliophiles a été déçue, car les ouvrages curieux étaient en minorité. Il n'y avait presque que des livres latins, très peu d'ouvrages français.

La lutte la plus intéressante a eu lieu à propos des ouvrages sur le protestantisme. Elle a été vive entre les Anglais et les Allemands, représentés par MM. Ellis, libraire à Londres, et Tross, libraire à Paris.

Voici quelques-uns des prix: BALWIN: Des scandales qui empêchent aujourd'hui beaucoup de gens de venir à la pure doctrine de l'évangile. Genève, 1850, in-8, maroquin, reliure de Thompson, 120 fr.

P. VIREZ: La Physique papale, 1552. Reliure ancienne, 190 fr. — Le Requiem en 1^{re} de pangeat. Genève, 1852, in-8, 120 fr. — Métamorphose chrétienne faite par dialogues. Genève, 1851, maroquin de Trantz-Bazonnet, 275 fr. — L'Intérieur fait par dialogue. Lyon, 1855, in-8, maroquin rouge, 250 fr. — Le Glaive de saint Goltath. Genève, 1851, in-8, 210 fr. — La Polychromie des Martinis. Lyon, 1852, in-8, cart., 381 fr.

Presque tous les livres ont été achetés par MM. Barbier, Canado, Marini, Didot et Bachelin. La besogne a été rude pour M. Delbergue-Cormont, l'habile commissaire-prieur.

Demain commencent la vente du libraire Potier. Nous y verrons les bibliophiles se disputer l'illustration de Pierre Corneille et les Diverses Poésies du sieur de la Fresnaye. Vauquelin, Caen, 1605, rarissime, la famille ayant fait détruire presque tous les exemplaires, pour qu'il n'y ait pas trace de poésie dans la maison de la Fresnaye.

Nous rendrons compte de la vente, qui durera vingt jours.

Gonza et Romah, gymnastes américains, qui ont produit une immense sensation en Angleterre, débiteront au Cirque d'hiver mardi prochain.

Il y a eu grande réception diplomatique, hier dimanche, chez le président de la République. Parmi les invités figuraient: le prince Orloff, M. Apponyi et M. Nigra.

Lundi prochain aura lieu, à l'église Saint-Laurent, l'installation du nouveau curé, M. l'abbé Coquereau.

Il y aura, à cette occasion, une messe en musique, où chanteront, nous assure-t-on, des artistes de l'Opéra.

Les Parisiens s'étonnent de rencontrer, dans les rues, des soldats vêtus des costumes les plus hétéroclites: képis de mobiles, pantalons de gardes nationaux, vareuses de toutes formes. Ce sont des militaires qui ont leur congé définitif et auxquels on donne ces vêtements restés en magasin pour s'en aller chez eux, afin de conserver au dépôt les tuniques et capotes qui peuvent servir à d'autres.

M^{lle} Céline Montaland a fait avant-hier une quinzaine de plus productives au bal de la Société Savoyenne, qui a eu lieu à l'hôtel du Louvre, ainsi que nous l'avons annoncé. A ce bal assistaient MM. Silva et Folliet, députés de la Savoie.

Depuis qu'on donne Hamlet à l'Opéra, le grand public s'empresse d'y venir. Toutes les belles habitudes d'autrefois y reparaissent étincelantes de diamants: M^{lle} de Pourtalès, de Galiffet, la princesse d'Hennin, la marquise Aguado, M^{lle} Alphonsine de Rothschild, la maréchale Canrobert, la comtesse Walewska, sans oublier la comtesse de Paris.

Parmi les hommes politiques, on y voit aussi les princes d'Orléans, le général Fleury, le duc d'Albaféra, etc.

On ne se doute pas dans le public de la fécondité croissante de la presse périodique en France. On croit qu'un nouveau journal y est une chose exceptionnelle et qui ne se produit pas tous les jours. C'est une grosse erreur. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à feuilleter chaque semaine la Bibliographie de la France, journal général de l'imprimerie et de la librairie. Ce recueil enregistre, tous les samedis, l'apparition de 25 à 10 journaux nouveaux par semaine. Dans le numéro du 2 mars, la production est faible; nous n'y comptons que 29 nouvelles publications périodiques, dont quelques-unes ont des titres assez curieux, comme: l'Echo de Sainte Philomène, le Jacquemard, Paris-Coguet, le Spectre blanc (Dieu et le roi, religion, politique, économie, belles-lettres, prophéties, progrès et restauration), l'Hospitalier, organe spécial des sociétés de secours aux blessés, etc., etc. On voit qu'il y a de la variété dans ces journaux, et que la production intellectuelle ne chôme pas.

Hier est arrivé à Paris un homme des plus extraordinaires, dont nous avons déjà parlé, Gaffier, le héros de la guerre de Corée. Gaffier a commandé en chef les troupes coréennes pendant la dernière guerre contre l'Amérique, et c'est grâce à son intelligence et à son habileté que la lutte a pu être soutenue quelque temps. C'est un homme de trente-huit ans environ; il est né à Paris, et a été successivement clerc d'avoué, rue Saint-Roch, négociant en peaux à Bombay, marchand de thé en Chine, et généralissime des armées coréennes.

DON SPAVENTO.

LES THEATRES

Aujourd'hui, à trois heures, réunion des actionnaires du Vaudeville, pour décider définitivement sur l'entrée de M. Carvalho comme directeur artistique de l'entreprise.

C'est par erreur que plusieurs de nos confrères ont annoncé comme terminée une affaire qui ne peut être conclue qu'aujourd'hui même.

Duprez, l'ancien artiste de l'Opéra, vient d'avoir la douleur de perdre sa femme.

M^{lle} Duprez est morte à Bruxelles, où le célèbre ténor avait installé une école de chant, laissant à son fils la direction de celle qu'il avait fondée à Paris. L'enterrement a eu lieu ce matin, à onze heures, à l'église Saint-Augustin.

Une autre mort: celle de M. Laperrier, contrôleur au théâtre des Variétés, qui avait été appelé à l'Institut pour veiller à la distribution des places et au placement des assistants à la réception de M. Duvergier de Hauranne à l'Académie française.

Vers onze heures du matin, au moment où il commençait son service, il est tombé foudroyé sur le sol: il venait de succomber à une attaque d'apoplexie.

M. Laperrier était âgé de soixante-quinze ans.

Les théâtres de Paris ne nous fournissent pas de nouvelles, nous allons jeter les yeux sur ce qui se passe à l'étranger.

A Saint-Petersbourg — vous voyez qu'il nous faut aller loin pour trouver du nouveau — il y a eu, au Grand-Théâtre, un charivari digne du Petit-Lazari, de joyeuse mémoire.

Vendredi dernier, Don Giovanni, avec la Patti, figurait sur l'affiche. Mais la diva s'était trouvée indisposée, la représentation du chef-d'œuvre de Mozart ne put avoir lieu, et on donna à la place Un Ballo in maschera avec M^{lle} Sinico.

